

George Marshall

Conviction climatique

54 Les religions savent convaincre les croyants d'agir. Elles s'appuient sur des valeurs sacrées non négociables et un corpus de rites et de méthodes très efficaces pour recruter et accompagner les convertis. Associés à une culture de clémence et de pardon, ces savoir-faire sont applicables au changement climatique, qui passe par la conviction des personnes, phénomène mental très proche de la croyance.

Les images sur les écrans vidéo commencent à la façon typique des documentaires : sur fond de faibles sons de basse et de bruit métallique de piano, le soleil se lève, puis une main passe au ralenti dans le sable.

Cela rappelle étrangement l'ouverture de 2001, *l'Odyssée de l'espace* – qui n'est pas, j'imagine, l'un des films favoris des 25 000 chrétiens évangéliques qui se lèvent, applaudissent et acclament le groupe de rock de treize membres qui s'élève à travers le plancher de la scène pendant que démarre un riff de basse. « Entendez-vous ce battement ? Entendez-vous ce battement ? C'est le battement de la liberté ! » « YAAAAAY ! » Tous ensemble !

Avec sa taille, l'Eglise de Lakewood, la plus grande des Etats-Unis, a beaucoup à offrir : un grand lieu de rendez-vous, de grandes chansons, une grande boutique de cadeaux. Et les sermons simples du pasteur Joel Osteen, à la bonhomie souriante, donnent la pêche.

Sa femme Victoria, blonde et pleine d'entrain, a un charme plutôt animal lorsqu'elle se pavane sur scène dans sa jupe fourreau et ses chaussures à talons-aiguilles, psalmodiant dans sa respiration : « Quand vous grandissez en amour, vous grandissez en moi. Que cela soit profond. Profond en vous. Cet amour grandit – alors POUSSEZ en Dieu encore plus. » Grands dieux !

Ce qui excite et convainc

Personne, ici, ne veut parler du changement climatique. Les Osteen n'ont aucune intention de répondre à une interview malgré tous mes efforts pour en obtenir une. Lorsque je m'ap-

proche des fidèles après la messe, beaucoup me tournent le dos et refusent tout simplement de me parler. D'autres revendiquent leur ignorance ou leur indifférence.

Bob et Michelle de Nashville, cependant, sont coincés avec moi sur un banc de l'église, les paumes allongées pour recevoir les bénédictions qui pleuvent sur eux. A quoi pensent-ils ? Michelle se retourne, rétive à toute discussion. Bob pense que c'est un cycle naturel, mais est sûr que Dieu sait ce qu'il fait. Plus tard, je me plains d'être frigorifié dans ce stade de basketball climatisé qui sert d'église. « Ouais, glousset-il, il n'y a pas beaucoup de réchauffement climatique ici. »

La question – raisonnable – que j'ai en tête est la suivante : qu'est-ce que l'Eglise de Lakewood possède que la plus grande crise du moment ne possède pas ? Chaque semaine, Lakewood atteint un niveau de mobilisation de masse dont les militants du changement climatique ne peuvent que rêver. Regardons les choses ainsi : en février 2013, soixante organisations environnementales sortent le grand jeu pour mobiliser 45 000 personnes dans ce qui est alors, à Washington, D.C., la plus grande manifestation jamais organisée sur le changement climatique (LaRevueDurable, 2015).

Cette semaine, autant de personnes sont venues à Lakewood. Et autant viendront la semaine suivante. Six fois plus suivront cette messe à la télévision et sur internet que celles qui ont vu *Une vérité qui dérange* au cinéma aux Etats-Unis.

Si les militants du climat se plaignent du manque de soutien financier des fondations

et d'une couverture médiatique trop faible, ils devraient essayer de diriger une Eglise évangélique. Les Eglises génèrent leurs propres médias, lèvent leur propre argent, publient leurs propres livres et se vendent uniquement sur la base de la qualité de l'expérience qu'elles procurent aux convertis. Elles sont une expérience en temps réel de ce qui remue, excite et convainc les gens.

Valeurs sacrées

Ara Norenzayan, psychologue social à l'Université de British Columbia, au Canada, est déterminé à identifier les qualités psychologiques gagnantes qui sont à la base des religions qui dominent l'humanité. Après tout, me dit-il, il y a des milliers de religions dans le monde, et il doit y avoir de fortes raisons pour lesquelles les deux tiers des humains en sont venus à suivre seulement trois d'entre elles : le christianisme, l'hindouisme et l'islam. Elles sont « les descendants de quelques mouvements religieux qui l'ont emporté sur le marché culturel en deux mille ans d'expérimentation réussie », soutient-il.

Norenzayan est lui-même une sorte d'outsider, car il explore des domaines que les autres psychologues persistent à occulter. Il est l'un des chercheurs qui ont créé l'acronyme WEIRD (bizarre) pour occidental (western), éduqué, industriel, riche et démocratique. Avec leurs hypothèses enfermées dans leur monde, conclut-il, les psychologues ont gravement sous-estimé la pertinence de la religion.

Selon lui, les psychologues expérimentaux regardent autour de leur petite sous-culture et songent : « Dès lors que personne n'est religieux parmi les individus qui comptent pour moi, cela n'est sans doute pas important. »

Il acquiesce fortement lorsque je lui suggère que cette critique pourrait s'appliquer au changement climatique. « Les militants de cette cause ne prêtent pas attention aux plus grands mouvements sociaux du monde, qui ont pourtant prouvé de manière répétée qu'ils ont le pouvoir de pousser les gens à agir », dit-il.

Mais qu'est-ce que le mouvement pour le changement climatique pourrait apprendre



Homo sapiens découvert sur site de Mandal

© S.Entressangle, E.Daynes/LookatSciences

du travail de Norenzayan sur la psychologie de la religion ? Il réfléchit un moment, puis sa réponse est fascinante.

« Depuis une perspective WEIRD, le changement climatique semble sans espoir parce que personne ne sera jamais prêt à faire des sacrifices à partir d'un calcul rationnel. Les religions, en revanche, contiennent des valeurs sacrées si fondamentales qu'elles ne sont aucunement négociables. Elles ne peuvent pas être achetées ni vendues et les gens seront prêts à tous les sacrifices pour les défendre. »

Les valeurs sacrées ne concernent pas seulement les religions. L'imagerie cérébrale montre que les mêmes parties du cerveau réagissent aux valeurs sacrées et aux autres choix moraux (Berns et coll., 2012). Les valeurs sacrées sont incluses dans notre culture : la défense de nos enfants en est une. Nous n'accepterions à aucun prix de les vendre.

La torture est associée au mal et ne sera sujette à aucune réévaluation : dans dix ans, elle sera tout autant associée au mal qu'aujourd'hui. Les parcs nationaux sont une valeur sacrée aux Etats-Unis : on ne pourra jamais vendre Yellowstone.

Enthousiasme et confiance

Pour Norenzayan, une solution radicale serait de faire en sorte qu'agir contre le chan-

gement climatique soit considéré comme une valeur sacrée non négociable. Mais peut-on mobiliser des valeurs sacrées sans religion ? Absolument, répond-il, et, dans tous les cas, une religion « n'est pas une chose : c'est un ensemble de caractéristiques qui, regroupées, s'appellent une religion. Or, il est possible de coopter les qualités qui réussissent dans la religion et de les utiliser dans d'autres contextes. »

Cette façon de voir fait écho au travail du sociologue états-unien Robert Bellah (1970), qui soutient que la religion « se transmet par le récit, l'image et la mise en œuvre plutôt que par des définitions et des démonstrations logiques ». Alors, quelles sont les caractéristiques des grandes religions et comment pourrait-on les mobiliser pour créer des valeurs sacrées à propos du changement climatique ?

En premier lieu, et je ne voudrais pas passer pour un apologiste de la violence et de la coercition qui accompagne souvent ce processus, les grandes religions ont toutes investi fortement dans le gain de nouveaux publics grâce à l'action missionnaire et au prosélytisme. Une grande part de la croissance du mormonisme vient du haut statut conféré au service de mission.

Les Eglises ont constamment expérimenté pour gagner à elles de nouvelles cultures. Un bon exemple est la façon dont les missionnaires catholiques adoptèrent différentes tactiques pour travailler en Chine. Alors que les franciscains déboulèrent en déclarant « Ici est

le nouveau Dieu », les jésuites, sous l'instruction de leur leader Matteo Ricci, portaient des robes chinoises, parlaient chinois et évitaient tout contact avec les Européens.

A mesure que les religions ont recruté de nouveaux membres, elles ont développé des institutions pour maintenir une communauté de croyance partagée à travers le rite et le partage du culte. Pour le sociologue pionnier Emile Durkheim, la religion n'est pas juste une création sociale, elle est, dit-il, la société rendue divine. La récompense pour la croyance est l'appartenance à la communauté et la non-croyance a pour coût l'exclusion sociale.

Le succès fou, quels que soient les critères pour en juger, de l'Eglise de Lakewood dans le marché culturel se nourrit de l'irrésistible enthousiasme que ses rassemblements de masse génèrent. Ses critiques, nombreux parmi les chrétiens traditionnels, n'y voient guère plus qu'un concert de rock hebdomadaire. Mais il y a là plus d'intelligence. Le pasteur Joel Osteen cherche à être pertinent, il veut donner à ceux qui viennent quelque chose à ramener chez eux.

Ses prêches sur des thèmes simples entrent en résonance directe avec le quotidien. Plus que tout, il est optimiste : il parle d'estime de soi, de confiance et, inspiré par la figure de Jésus, explique comment « devenir ce qu'on croit ». Elevez-vous dans la vie, exhorte-t-il, surmontez vos obstacles, vivez dans la santé, l'abondance, la guérison et le succès. C'est bien pourquoi

Bob de Nashville l'aime tant : « On se sent tellement mieux après l'avoir écouté », lâche-t-il.

Conversion climatique

Recevoir la bénédiction de Dieu et se sentir bien n'exclut pas de parler de responsabilité environnementale ou du changement climatique. L'Eglise Northland, à Longwood, en Floride, est presque aussi grande que celle de Lakewood et pratique une mise en scène comparable tout en incluant le message du changement climatique et de l'attention à la création de Dieu.

Sous le leadership de son pasteur charismatique Joel Hunter, Northland est devenue l'une des trente plus grandes Eglises des Etats-Unis. Elle sort de l'ordinaire pour son expérimentation avec les nouvelles technologies de la communication. Hunter décrit sa nouvelle église, qui a coûté 42 millions de dollars, comme un « dispositif de communication attaché à un sanctuaire ». Il peut ainsi projeter les messes du dimanche à une congrégation vivante de plus de 15 000 personnes dans trois églises, ainsi que dans les foyers.

Hunter est chaleureux, prévenant et drôle. Ses cheveux argentés et son large sourire rappellent la figure de Jack Palance [acteur états-unien de westerns et de films de gangsters, ndlr.]. Je peux bien comprendre pourquoi le président Obama est content de le compter comme ami et conseiller spirituel.

Cela ne fait cependant pas de Hunter un libéral, loin de là. Son livre *Un nouveau type de conservateur* souligne l'autorité centrale de la Bible contre le mariage homosexuel et appelle à la responsabilité personnelle et à réduire la taille de l'Etat. Il aime se présenter comme une personnalité indépendante qui, pour prendre position, envisage chaque enjeu un à un.

Cette indépendance a conduit à un prédictible feu nourri de l'extrême droite de Floride contre son partenariat ouvert avec des prédicateurs musulmans. Mais cela n'est rien comparé aux critiques qu'il reçoit pour sa croyance au changement climatique. Le flot de courriers haineux s'est calmé, mais s'il est désormais

rare qu'on l'accuse d'être un « instrument du diable », on le prend toujours à part pour lui dire : « Je pense que tu es quelqu'un de bien et de bien intentionné, mais *ils t'ont eu.* »

C'est Richard Cizik, collègue évangéliste, qui a introduit Hunter au changement climatique. « Mes amis m'attirent toujours des ennuis », s'amuse-t-il. Cizik était à la conférence de 2002 organisée par Sir John Houghton, à Oxford. Il décrit cette expérience comme une conversion : « J'ai eu, comme aurait dit John Wesley [prêtre anglican britannique (1703-1791) à l'origine de l'Eglise méthodiste, ndlr.], un réchauffement du cœur, un changement que seul Dieu a pu induire, comme la conversion de Paul quand il est tombé de son âne sur le chemin de Damas. »

Hunter décrit lui aussi sa croyance au changement climatique comme une conversion religieuse. Il cite l'Evangile de saint Jean, lorsque Jésus dit : « Il vous faut naître. Le vent souffle où il veut. Tu l'entends, mais tu ne sais pas d'où il vient ni où il va. » Vous êtes appelés à vivre votre vie selon une norme différente.

Toujours à l'affût de nouveaux récits, j'invite Hunter à explorer les façons dont son Eglise identifie et entretient la croyance dans le Christ et si cela pourrait nous aider à construire une plus large acceptation du changement climatique. Les concepts clefs qui émergent sont directement pertinents pour le changement climatique.

Nouveau récit

Le poids des autres

Premièrement, la croyance s'exerce socialement et est partagée à travers les déclarations et les témoignages des pairs et de la communauté. Hunter qualifie ce point d'« énorme » : « La compagnie des frères et sœurs croyants procure l'encouragement dont nous avons besoin, le fait d'être avec des personnes qui partagent les mêmes intérêts, buts et valeurs que nous. »

L'église devient alors un lieu sûr où l'on peut avouer ses problèmes et difficultés personnelles avec la croyance et le doute. « Il nous faut fabriquer un environnement – pardon pour le jeu



de mots – où nous reconnaissons pleinement que tout le monde aura des doutes et des difficultés et besoin d'être encouragé. On peut ainsi regarder comment aider avec les difficultés et traverser ça ensemble. »

L'heure du choix

En deuxième lieu, il faut reconnaître que les gens peuvent être amenés à s'engager à un moment où il leur faut choisir. Dans la Bible, les personnes se voient offrir des choix : comme Dieu le dit au peuple d'Israël, « Je mets devant vous aujourd'hui la vie et la prospérité, la mort et la destruction, [...] les bénédictions et les malédictions. [...] Maintenant, choisissez la vie, afin que vous et vos enfants puissiez vivre. »

L'évangélisme cherche à créer un moment où les personnes doivent activement choisir de s'engager dans leur foi dans un contexte public qui fixe des normes sociales pour les autres. Les croisades missionnaires du grand évangéliste Billy Graham culminaient dans un appel à l'autel durant lequel les nouvelles personnes étaient invitées à s'avancer pour recevoir une bénédiction spéciale.

C'est un dispositif très simple, mais très efficace pour casser l'effet spectateur (page 36). Hunter présente ainsi les choses : « Même si vous êtes un peu hésitant, vous voyez toutes ces personnes avancer et vous vous dites : Je n'ai rien à craindre. Je serai avec elles. Je ne resterai pas en rade avec mon propre dispositif. Je veux rejoindre le mouvement.

Et Hunter n'a pas besoin de l'ajouter, au moment de l'appel à l'autel, l'Eglise peut identifier de nouveaux membres potentiels afin de les accueillir et de les soutenir. Comme dans la campagne publicitaire « Je l'ai trouvé » qui, dans les années 1970, eut un immense succès, la mission évangélique invite toujours les nouvelles personnes à établir un contact direct dans leur Eglise locale.

La mission écologique sur le changement climatique, par contraste, dirige invariablement les personnes vers des sites internet et des lieux où elles peuvent trouver plus d'informations.

Révélation personnelle

Troisièmement, Hunter soutient que la

croissance dans le changement climatique peut être comprise comme le fruit d'une révélation personnelle. Les moments de révélation sont une expérience humaine universelle que rapportent environ les trois quarts des personnes, quelles que soient leur culture ou leur religion.

En 1969, plus de 7000 personnes répondirent à une petite publicité placée dans les journaux britanniques invitant à présenter son « expérience d'une présence ou d'un pouvoir différent de votre moi quotidien ». Elles décrivent leur expérience comme joyeuse, parfois effrayante, toujours « ineffable » et « inconnaissable ». Bien que ces expériences soient souvent décrites comme religieuses, seul un quart des répondants utilisa le mot *Dieu*.

Le professeur Brian Hoskins, directeur de l'Institut Grantham sur le changement climatique, à Londres, reconnaît de façon inusuelle que l'information scientifique nécessite ce moment transformateur. « Souvent, nous fournissons le paysage dans lequel saint Paul peut vivre ce moment. Je ne crois pas qu'il vienne de nulle part. Le déclic vient de toute l'information qui entoure une personne. Nous [en tant que scientifiques] créons l'éther dans lequel les gens peuvent avoir une illumination. »

Lynda Gratton, titulaire d'une chaire au World Economic Forum, note que les plus ambitieux programmes de durabilité dans le monde économique ont toujours pour origine l'expérience transformatrice interne d'un unique individu influent.

Jochen Zeitz, ex-directeur de Puma, dit que son séjour dans un monastère bénédictin l'a inspiré à développer une évaluation de l'impact environnemental de son entreprise. H. Lee Scott, ancien président-directeur général de Walmart, a eu une « épiphanie » à propos du changement climatique lors d'une visite de terrain dans le New Hampshire pour s'informer sur les impacts du changement climatique sur ses érabes.

Eamon Ryan, un temps ministre de l'Environnement de l'Irlande, m'a dit qu'un cours d'écologie dans son école jésuite, qui se profilait comme « une opportunité de faire les fous et de fumer derrière les arbres », est devenu

son « épiphanie personnelle sur notre interconnexion avec la nature ». Son propos est lui-même une réflexion sur les enseignements d'Ignace de Loyola, fondateur du mouvement jésuite, qui a entendu son propre appel assis au bord d'une rivière.

Bob Inglis, ancien représentant républicain de la Caroline du Sud, demande comment faciliter de telles conversions qui changent la vie. A partir de l'expérience de l'Eglise, il formule ainsi les choses : « Vous allez vers eux avec un message crédible et vous proclamez leur vérité. Vous les aidez à voir que cela s'insère très bien dans leur histoire et vous les honorez en étant là avec eux. Alors vous pouvez avoir des conversions. »

Clémence et pardon

Conversion ? Proclamation ? Epiphanie ? Ces mots n'apparaissent jamais dans les discussions pour savoir comment mobiliser l'action sur le changement climatique. L'acceptation du changement climatique est supposée se transmettre par osmose, à la lecture d'un livre ou en regardant un documentaire.

Et une fois acquise, on la suppose, tout comme les données sur lesquelles elle repose, solide et inébranlable. Parce qu'il n'y a aucune reconnaissance du fait que le changement climatique relève de la conviction, il n'y a pas de langage du doute sur le changement climatique, personne pour nous encourager et nous aider à « traverser ça ensemble », aucun moyen de se défendre contre la récidive ou le déni ni mécanisme pour digérer la peine induite.

Dès lors, en dehors des cercles qui se consacrent au militantisme écologique, il n'y a pas de communauté de croyance, pas de mécanisme social pour la partager, encore moins pour en témoigner. Les gens en sont réduits à devoir se débrouiller seuls avec leurs espoirs et leurs craintes, contraints par le silence policé et ne recevant aucun encouragement hormis quelques conseils pour épargner l'énergie.

Si le christianisme était promu comme le changement climatique, il n'en resterait guère plus que la lecture de la Bible des Gédéons dans

les motels et qu'à essayer d'être bons les uns envers les autres. Les critiques ont raison à cet égard – si le changement climatique était vraiment une religion, ce serait une religion misérable, n'ayant à offrir que de la culpabilité, du blâme et de la peur, sans recours à la salvation ni pardon.

Culpabilité : le mot apparaît sans cesse à propos du changement climatique. « Est-ce juste moi ou tout le monde qui se sent coupable d'être vivant ? », s'interroge Jeremy Burgess dans une tribune parue dans l'hebdomadaire *New Scientist*. Ce qui manque, note-t-il, c'est le pardon, et puisque l'échec est là, « il ne reste plus qu'à s'attendre à être puni ».

La psychothérapeute Sally Weintrobe partage cet avis. Sans pardon, écrit-elle, nos sentiments sur le changement climatique se « figeront dans un climat de haine, d'amères récriminations et d'intransigeance, de jugements sévères qui ne permettent pas d'avancer dans l'acceptation de la réalité de la perte ».

Les mécanismes du pardon personnel sont un composant essentiel des religions abrahamiques. Dans la foi chrétienne, le pouvoir de Dieu de pardonner ouvre la porte au changement personnel. Dans le judaïsme, le rite d'Al Chet, la veille de Yom Kippour, fête du Grand Pardon, permet d'énumérer les péchés contre soi-même, les autres et Dieu. Ce rite particulièrement pertinent pour le changement climatique considère explicitement l'inaction et le silence comme des équivalents moraux du péché actif.

Le récit du changement climatique n'inclut aucune clémence. Il faut accepter son entière responsabilité et culpabilité sans avoir d'option pour un nouveau commencement. Sans surprise, les individus soit rejettent ce paquet moralisateur en bloc, soit génèrent leur propre auto-pardon via une ingénieuse licence morale.

Fred Luskin, directeur des projets sur le pardon à l'Université Stanford, est au cœur de la recherche en plein foisonnement sur le pardon. Il m'indique que le nombre d'études publiées a quadruplé depuis dix ans, mais aucune ne concerne le changement climatique. C'est une faiblesse majeure, reconnaît-il, en particulier dès lors que les impacts du changement climatique

augmentent et « qu'il va y avoir une ruée frénétique pour punir, blâmer, limiter les libertés et séparer les bons des méchants ».

Cela a déjà lieu dans les négociations internationales, où les responsabilités non résolues pour les émissions passées continuent d'empêcher l'émergence d'un accord pour une approche partagée de l'action future. D'après Luskin, le pardon ne consiste pas simplement à pardonner ou à excuser. C'est un « processus de transformation des sentiments continus et destructifs de culpabilité, blâme et colère en émotions positives telles que l'empathie et la reconstruction ». L'absence d'un récit sur le pardon supprime de nombreuses options pour forger une résolution constructive.

Il est enrichissant de parler au pasteur Hunter et à d'autres évangélistes. Si on laisse de côté le contexte immédiat du christianisme évangélique – et ici, j'admets ouvertement que je respecte, mais ne partage pas leur foi religieuse –, ils esquissent les contours d'un vocabulaire et d'une méthode pour surmonter les obstacles cognitifs qui manquent aux discussions sur le changement climatique.

Eveil progressif

Dans ce livre, j'ai montré que les données scientifiques, certes vitales pour alerter notre cerveau rationnel sur l'existence d'une menace, ne poussent pas notre cerveau émotionnel à agir. J'ai suggéré que le changement climatique est suffisamment incertain et distant pour que nous puissions délibérément cacher ce que nous savons et le détacher de ce que nous croyons et faisons.

En apprenant des religions, je suggère que nous pourrions trouver une approche différente pour aborder le changement climatique qui reconnaît l'importance des *convictions* au moment où le rationnel rencontre l'émotionnel, la tête le cœur, et où nous pourrions dire « J'en ai entendu assez, j'en ai vu assez – maintenant ça y est, je suis convaincu. »

Appliqué au changement climatique, nous pourrions accepter que c'est là un processus

d'éveil qui grandit peu à peu, mais qui peut aussi grandir via une révélation personnelle ou des moments de choix informés et d'engagement public. La conviction n'a pas besoin d'évacuer le questionnement et le doute – il est essentiel que la science du climat puisse toujours être questionnée –, et les incertitudes, anxiétés et peurs doivent pouvoir être ouvertement reconnues au sein d'une communauté de conviction partagée qui apporte son soutien.

Enfin, nous pourrions apprendre à trouver des moyens d'examiner les sentiments de blâme et de culpabilité qui conduisent des personnes à occulter ou à nier cet enjeu, en leur permettant d'admettre leurs échecs, d'être pardonnés et de se fixer des objectifs plus élevés. En se concentrant sur des « valeurs sacrées » universelles et non négociables, nous pourrions éviter les calculs coûts-bénéfices qui incitent à transmettre les coûts aux générations futures (page 36).

Ces idées ne sont pas l'apanage des religions. On les trouve dans tous les mouvements sociaux et politiques qui ont eu du succès dans l'histoire. Nous savons comment surmonter les mises à l'épreuve cognitives qui nous amènent pour l'heure à occulter le changement climatique. Toutes les leçons sont là. Il nous faut maintenant décider d'en tenir compte. ■

1) Le 21 septembre, à New York, 400 000 personnes ont dit leur indignation devant l'inaction des dirigeants du monde réunis ce jour-là dans cette ville pour parler du climat (LaRevueDurable, 2014-2015).

BIBLIOGRAPHIE

BELLAH RN. *Beyond Belief: Essays on Religion in a Post-Traditionalist World*, 1970.

BERNS GS ET COLL. *The Price of Your Soul: Neural Evidence for the Non-Utilitarian Representation of Sacred Values*, Philos Trans R. Soc Lond B Biol Sci., 2012, Mar 5, 367(1589):754-62.

LA REVUE DURABLE. *New York montre la voie d'une mobilisation massive sur le climat*, LaRevueDurable n°53, novembre-décembre 2014-janvier 2015, pp. 64-66.